

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 1

Artikel: Le train est reparti
Autor: Desbois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 20.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

18 Janvier 1899

#



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50
 ETRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le train est reparti.

Le nouvel-an est maintenant dans le passé avec les jours et les choses qui ne reviendront jamais.

Il y a eu un instant comme un semblant d'arrêt, le temps à peine de laisser respirer la machine qui nous entraîne et nous voilà de nouveau lancés à toute vapeur.

C'était hier, semble-t-il, que le rideau se levait sur une année nouvelle et que nos cœurs, encore disposés à l'espoir, la saluaient avec un peu de joie retrouvée. Mais les souhaits de bonheur ont cessé, les fleurs que nous avons reçues et offertes sont flétries, les visites sont terminées, les soucis et les inquiétudes sont revenus plisser les fronts, les gâteaux et les bonbons sont mangés et toutes choses ont repris leur marche habituelle.

Et c'est le moment plus que jamais de nous montrer vaillants, surtout de cesser nos lamentations inutiles sur nos chagrins petits ou grands en nous disant qu'ils n'apportent pas plus de trouble dans l'immensité des mondes que le battement d'ailes du plus menu des insectes.

Laissons aux jeunes gens les mélancolies et les découragements à chacune de leurs illusions qui s'en va; ils n'ont pas encore le cœur assez fort pour endurer la réalité; ils sont, dans la grande armée des hommes, les recrues que la mitraille effraie. Mais nous, soldats refaits au feu, allons bravement au-devant des prochaines années sans gémir sur leur brièveté et sur les maux réels ou imaginaires qu'elles nous apporteront.

Si parfois la crainte de vieillir et de nous en aller mettait dans notre cœur une défaillance passagère, disons bien vite avec un chanteur connu:

Regardons vers l'avenir,
 Quand nos beaux jours s'en vont rapides,
 Le cœur encor peut rajeunir.

Et, loin de redouter le ciel assombri et les feuillages mourants de l'arrière-saison, nous nous réjouissons de ce qu'elle nous réserve encore quelques jours de soleil pour cueillir nos derniers fruits et nos derniers fleurs.

M^{me} DESBOIS.

Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAIT

III

Il nous serait facile de tracer encore quelques tableaux sur les causes des déceptions de tant de jeunes femmes qui avaient cru que la perfection existait sur la terre, et surtout dans la personne de leurs futurs maris; mais nous craindrions d'abuser de la patience de nos lecteurs, c'est pourquoi nous voudrions nous borner à quelques rapides esquisses tirées de l'extrême diversité des inconvénients que tel ou tel défaut entraîne à sa suite.

Parlons d'abord du mari *tâtillon*, qui aspire à jouer le rôle de femme de ménage, et, pour cela, goûte les sauces, fait les confitures, ordonne les diners, sait vous conseiller une foule

de recettes savantes pour fabriquer des liqueurs, des conserves, etc.

C'est lui qui va au marché, un grand panier suspendu à son bras, marchander, discuter avec les jardinières, les revendeuses; c'est lui qui accompagne sa femme pour l'achat d'une robe ou d'un chapeau; car il veut qu'elle s'habille comme il l'entend, et la réduit enfin à n'être qu'un zéro.

Le mari *farceur*, qui ne prend rien au sérieux, qui badine sur tout; qui, lorsque sa femme veut lui parler des choses inquiétantes ou même graves, lui répond par des plaisanteries hors de saison. Ce mari drolatique se croit toujours obligé, en compagnie, d'être le boute-en-train, le comédien de la société; il rit très haut, impose ses bons mots, fait du bruit comme quatre et, en général, pour exciter sa verve, choisit une victime à harceler. C'est assez amusant parfois pour ceux qui n'ont pas à supporter ses lardons, mais combien il fait souffrir son jouet du moment!

Et quand il ne trouve personne qui soit suffisamment pacifique pour supporter ses moqueries, c'est sa femme alors qu'il place sur la sellette; il la tourne en ridicule, met au jour ses petites faiblesses, la livre à la risée de ceux qui l'écoutent, et la pauvre créature, qui ne sait si elle doit rire ou pleurer, se promet de ne plus se montrer de longtemps en société avec son mari, puisqu'il ménage si peu sa dignité et oublie qu'il doit le premier la respecter, s'il veut que chacun fasse de même.

Il y a aussi le mari *grognon*, mais chez lui seulement, car dans le monde il prodigue toute l'amabilité, qu'il économise à la maison, et tous ceux qui ne le connaissent pas autrement ne peuvent assez féliciter madame d'avoir un époux si charmant!

Et le mari *ja'oux!* voilà encore une variété qui n'est point rare, malheureusement. Celui-là poursuit sa femme d'investigations soupçonneuses sur les moindres démarches; tout lui devient suspect; qu'elle sorte ou reste chez elle, qu'elle mette une robe noire ou une bleue, il y verra matière à craindre de fâcheux projets. Il ouvre toutes les lettres, s'intrigue d'un mot, même d'un insignifiant papier griffonné, et veut qu'on lui explique ce que c'est, « d'où il provient ». S'il accompagne sa femme dans le monde, au bal, par exemple, on le voit derrière quelque rideau ou dans quelque encoignure, l'air sombre, la figure renversée, selon qu'il croit voir des choses parfaitement invisibles à des yeux moins prévenus.

Cet homme-là finit par rendre stupide sa compagne, qui ne sait plus ce qu'elle doit faire ou éviter pour ramener le calme dans l'âme bouleversée de son soupçonneux mari; elle n'y réussira que lorsqu'il ne lui restera ni beauté, ni jeunesse.

Eh bien, tous ces messieurs avaient promis le paradis à leurs fiancées et, insensiblement, c'est un petit enfer qu'ils mettent à leur disposition. Mais pourtant toute règle a son ou ses exceptions; il est des maris qui restent charmants; nous en connaissons et regrettons

qu'il ne soit point permis de les citer pour modèles.

Après cela, nous serions en vérité tout à fait reconnaissante si quelqu'un voulait bien nous répondre en faisant la critique des dames, qui auraient par là l'occasion de réfléchir sur leurs défauts et de s'en corriger. Nous attendons, messieurs. S.

Soldats tondus.

Sous le titre: *Etrange sacrifice*, et sous la signature S. Yella, le *Voleur* publie un intéressant article auquel nous empruntons le touchant épisode qu'on lira plus bas. Cet article nous apprend comment le chapeau de feutre et la queue poudrée furent supprimés dans l'armée française, au temps de la première république, ensuite de l'initiative du général Junot, ami du premier consul. Ce général, qui ne laissait passer aucune occasion d'améliorer le sort du soldat, avait rêvé une réforme dans le costume militaire, qui lui tenait à cœur; et cela depuis certain jour de revue où la pluie n'avait cessé de tremper jusqu'aux os, hommes et chevaux. Il s'agissait tout simplement de mettre au rancard les chapeaux de feutre, à la mode depuis si longtemps, et de couper les queues poudrées et graisseuses qui ornaient la nuque d'environ trois mille conscrits de la garnison.

Laissons maintenant la parole à l'auteur de l'article que nous citons:

..... Pareille mesure présentait tant d'avantages pour la propreté, l'hygiène et la commodité du soldat, que Junot se décida enfin à écrire à Napoléon, qui, en quelques mots affectueux, approuva son projet, lui donna son adhésion complète, lui recommandant par-dessus tout d'agir par persuasion, sans violence et avec douceur.

— Je ne veux point, disait-il, qu'on traite mes hommes avec rigueur et qu'on obtienne quoi que ce soit à coup de sabre ou de bâton.

Le lendemain, dans toutes les casernes, était affiché un « avis » informant les soldats que leur général serait « content » d'eux s'ils consentaient à couper leurs cheveux.

Quelques « considérants » suivaient, expliquant le but de cette « mesure » et non de cet « ordre ».

Quelle stupeur dans la gent militaire!... On parla, on s'agita, on hésita, mais comme, en ce temps-là, obéir à son chef, le satisfaire était un honneur, beaucoup voulurent l'avoir, cet honneur, et le général put constater, le lendemain, que bien peu de ses grenadiers avaient été récalcitrants.

Parmi ceux-là, se trouvait un jeune homme, noté pour sa conduite irréprochable et remarqué partout pour sa figure sympathique et sa tournure élégante. Lorsque le dimanche, en grand uniforme, il parcourait les rues de la ville, la taille bien prise dans ses buffleteries, la moustache en croc, le bicorne galonné crânement placé sur l'oreille, il avait l'air le plus martial du monde et les jolies filles se mettaient sur son passage, souhaitant fort une œillade, — oh! bien petite, bien honnête — de ce beau fils de Mars.

Il savait tous ses charmes, lui aussi, et le moindre n'était pas sa belle queue soyeuse et couleur d'or; il avait lu « l'avis » avec angoisse, mais n'avait pas eu le courage de porter sa riche toison au perruquier.

Sa conscience n'était pourtant pas sans le solli-